

Tome 64

fascicule 5

Mai 1995

Abonnement 170 F — Le numéro 25 F

ISSN 0366-1326

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

Siège social : 33 rue Bossuet, F 69006 LYON

Rédaction : P. BERTHET

Avec les pionniers de la recherche minière en Afrique Occidentale Française

A. Chermette

193 avenue Félix Faure, 69003 Lyon.

Résumé. — Membre du Service des Mines de l'A.O.F. entre les deux guerres mondiales, l'auteur donne un bref historique de ce service. Affecté au Dahomey (aujourd'hui Bénin) en 1932, il retrace la vie du géologue en tournée et égrène des souvenirs personnels qui ont émaillé sa carrière, tant en ce qui concerne les méthodes de travail que les découvertes géologiques.

The pioneers of the geological survey in French Western Africa

Summary. — As a member of the geological survey of French Western Africa between the two world wars, the author is sent to the Dahomey territory (State of Bénin today) in 1932. He describes the life of the geologist in the field, and tells personal memories concerning the methods of prospection as well as geological discoveries.

PRÉAMBULE

Après mes études à Lyon et l'obtention de mon diplôme d'ingénieur géologue à l'Institut de géologie de Nancy, devenu depuis Ecole nationale supérieure de géologie et de prospection minière, j'avais opté pour une carrière de géologue de terrain en acceptant de m'expatrier, vu l'absence à cette lointaine époque de débouchés pour les jeunes géologues dans la métropole.

Après deux premiers séjours outre-mer dans le secteur privé, la crise économique des années 30 m'avait ramené en France. C'est alors que la vacance d'un poste de géologue au Service des mines de l'A.O.F. implanté à Dakar m'avait tenté, et je rentrai en 1932 dans cet organisme public auquel je devais rester attaché durant toute ma vie active. C'est ainsi que j'ai pu participer à la grande aventure africaine en tant que véritable

pionnier de la recherche minière dans un vaste territoire de la France d'Outre-Mer. Mon propos est aujourd'hui de faire revivre, avant que le temps n'en efface définitivement les souvenirs déjà bien pâlis, l'existence que menaient les géologues africains dans les années d'entre deux guerres, vie que nos jeunes camarades ont beaucoup de peine à imaginer aujourd'hui.

L'Afrique occidentale française (A.O.F.) était cet immense territoire de possessions françaises d'une superficie de plus de quatre millions de kilomètres carrés, soit plus de huit fois celle de la France, qui s'étendait du Cap Vert au Tchad, et du Sahara au Golfe de Guinée. L'A.O.F. constituait un gouvernement général dont la capitale était Dakar et qui avait à sa tête un gouverneur général ayant sous ses ordres les lieutenants-gouverneurs des huit colonies qu'il comprenait, à savoir le Sénégal, la Mauritanie, la Guinée, la Côte d'Ivoire, la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina-Faso), le Soudan (aujourd'hui Mali), le Niger, le Dahomey (aujourd'hui Bénin) auxquelles on pouvait ajouter le Togo, placé sous mandat français sous le contrôle de la Société des nations. Dans cet ensemble, étaient enclavées des possessions étrangères, anglaises (Sierra Leone, Gold Coast (aujourd'hui Ghana), Nigeria), portugaises (Guinée Portugaise) et la République Noire du Liberia. Toutes ces anciennes colonies devaient accéder à l'indépendance il y a une trentaine d'années.

HISTORIQUE DE LA RECHERCHE MINIÈRE EN A.O.F.

Fait curieux, la reconnaissance géologique et le développement minier de l'A.O.F. avaient connu pendant de longues années un énorme retard par rapport aux territoires britanniques voisins. Quelles en étaient les causes ?

Cette disparité tenait en tout premier lieu aux préoccupations beaucoup plus commerciales qu'industrielles des milieux d'affaires français. A la vérité, il n'y avait pas non plus dans notre pays d'entreprises présentant à la fois la technique, le goût des risques et les moyens financiers pour affronter les énormes problèmes posés par la reconnaissance géologique et l'exploration minière d'un semi-continent mal connu et mal équipé.

Il importait de changer de mentalité et de créer un état d'esprit nouveau. Ce fut le mérite de l'ingénieur des mines Fernand BLONDEL, qui venait de quitter en 1928 le Service géologique et le Service des mines de l'Indochine, d'attirer le premier l'attention des milieux d'affaires français sur ces problèmes.

L'administration coloniale était de son côté, à cette époque, assez peu orientée vers les considérations économiques. On se plaisait à vanter le paysan noir et on rapporte qu'en 1930, un gouverneur des colonies déclarait à un agent du Service des mines de retour de tournée « et surtout ne trouvez pas de mines, vous allez prolétarianiser ces pauvres gens », mais l'évolution du monde en a décidé autrement.

A vrai dire, la première initiative avait été celle d'un homme seul, Henry HUBERT, à qui il convient de rendre un vibrant hommage. Licencié ès Sciences naturelles et breveté de l'Ecole coloniale, il avait été engagé en 1904 comme adjoint aux affaires indigènes et affecté au Dahomey, où le gouverneur LIOTARD l'avait chargé d'une mission scientifique dont l'objectif principal était l'étude des formations géologiques et des ressources minérales de la colonie.

Pendant deux ans (1904-1906), il devait parcourir à pied ou à cheval plus de 7 000 km d'itinéraires à travers le territoire dont il levait la carte en recueillant les éléments d'une thèse de doctorat soutenue en 1908 et qui fit l'objet d'un ouvrage (*Missions scientifiques au Dahomey*) comportant une carte géologique.

Affecté ensuite à Dakar, le soutien des gouverneurs généraux ROUME et William PONTY lui permet d'étendre ses investigations à l'ensemble de l'A.O.F., au cours d'une merveilleuse épopée de milliers de kilomètres. C'est indiscutablement lui qui dégagait les premières grandes lignes de la structure géologique de l'A.O.F., à savoir un complexe de roches éruptives et métamorphiques tectonisées surmonté d'une série compréhensive de terrains primaires et enfin dans les régions sahariennes et au voisinage de la côte des dépôts secondaires et tertiaires. HUBERT fit connaître au monde scientifique les résultats de ses travaux par une carte géologique et par de nombreuses notes et études.

Malheureusement, à son retour du congé en 1924, HUBERT est chargé du service météorologique de l'A.O.F. et ses nouvelles fonctions lui interdisent désormais de poursuivre les travaux qu'il avait entrepris avec tant d'opiniâtreté. Il convient toutefois de remarquer qu'HUBERT est toujours demeuré un scientifique sans pratiquement s'occuper de prospection minière.

On peut dire qu'à partir de ce moment cesse toute action géologique d'ensemble en A.O.F. Il y a bien quelques rares géologues parcourant certaines régions, mais il ne s'agit que d'activités ponctuelles telles que l'établissement d'un plan des égouts d'Abidjan confié à un géologue en raison de ses connaissances du sous-sol.

C'est alors que débarque à Dakar en 1927 un jeune ingénieur au Corps des mines, Jean MALAVOY qui est affecté à la section des mines de l'Inspection générale des travaux publics à Dakar. Il a tôt fait de constater le vide auquel il est confronté dans un pays où l'industrie minière est presque inexistante. Fort peu motivé par les travaux administratifs, il va parcourir à son tour le pays passant de longs mois en brousse et en rapportant de nombreuses notes et d'importants matériaux.

Le service géologique créé en 1921 du temps d'HUBERT est réorganisé en 1930 et chichement doté. Dans toutes ses activités Jean MALAVOY était très aidé par Fernand BLONDEL qui parvient à mettre sur pied un organisme de promotion, le Bureau d'études géologiques et minières colonial, complété par une série de conférences au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, en vue de donner aux jeunes géologues appelés à travailler outre-mer un complément de formation.

La Chronique des mines coloniales publie une série d'ouvrages sur la géologie et les mines coloniales. Il convient de remarquer que toute cette documentation est le fruit d'initiatives privées et mise gratuitement à la disposition de quiconque, sans empêcher les hautes sphères administratives de se désintéresser des affaires d'Outre-Mer. La déficience du Ministère des colonies est notoire, il y végète une vague section des mines confiée à des agents subalternes en regard de la forte personnalité de Fernand BLONDEL qui ne manque pas de porter ombre au ministère.

Nonobstant, en dépit de l'incompréhension administrative, les efforts conjugués de Jean MALAVOY à Dakar et de Fernand BLONDEL à Paris finissent

par permettre le vrai démarrage du Service géologique de l'A.O.F. Qu'il me soit permis d'ouvrir une parenthèse en rappelant que dans des circonstances toutes autres, l'incompréhension voire l'hostilité des services officiels, n'avait pas permis à Conrad KILLIAN de réaliser son rêve saharien.

Pourtant à la faveur d'une plus substantielle source de financement, Jean MALAVOY peut recruter des géologues contractuels. Au début il ne trouva guère de candidats, le métier de géologue étant alors assez peu connu. Les premières équipes furent formées de fils de Russes blancs ayant fait leurs études en France et prêts à affronter une carrière de géologue colonial. Le recrutement en était surtout assuré par l'Institut de géologie de Nancy qui fut une pépinière de ces « mining geologists » dont on avait tant besoin. Le complément provenait des stages précoloniaux de l'École des mines de Paris. En 1932, le service comptait onze géologues dont quatre Français. Je faisais partie de ces derniers en me voyant affecté au Dahomey. La retombée de la crise économique des années 30 devaient ensuite tarir le recrutement des géologues étrangers, et, à la veille de la guerre de 1939, le service ne comptait plus que deux géologues d'origine russe.

Le travail s'organise en vue du levé de la carte géologique à l'échelle du 1.000.000^e avec détails aux 500.000^e. Les régions d'intérêt prioritaire doivent être couvertes par un quadrillage d'itinéraires à un maillage moyen de 25 km. L'engagement d'un dessinateur cartographe, d'un minéralogiste et surtout d'un chimiste complète le personnel scientifique du service.

Deux jeunes ingénieurs au Corps des mines arrivent successivement à Dakar pour seconder Jean MALAVOY et le remplacer à la Direction des mines pendant ses longues absences. Le Service des mines est modestement installé dans un vieux bâtiment de l'avenue Roume à Dakar. Les collections et le laboratoire se trouvent au fond de la cour de l'immeuble qu'on ne manque pas de traverser en prenant la précaution de mettre son casque dont le port est sacro-saint à cette époque.

Il convient de bien insister sur l'action de véritable promoteur dont avait fait preuve Jean MALAVOY en prenant conscience de tous les problèmes posés par la reconnaissance d'un immense territoire. Il était arrivé à constituer une équipe parfaitement cohérente en payant de sa personne, dur pour lui-même et exigeant pour ses collaborateurs. Les anecdotes abondent concernant ses instructions qui, prises à la lettre, peuvent paraître excessives. Son style original de vie lui valait d'être considéré par les géologues comme un des leurs. On peut dire sans ambages qu'il était aimé et respecté de tous.

Il était avant tout un homme de terrain qui croyait à sa tâche, méprisant les gens sans caractère. laissant ses adjoints résoudre tous les problèmes d'intendance et d'administration. L'incompétence et l'incompréhension des services des travaux publics auxquels il était subordonné tant à Paris qu'à Dakar lui était intolérable. Il souffrait de voir des personnalités importantes lui refuser leur confiance. C'est donc épuisé physiquement et écœuré moralement qu'en 1935 il quittait Dakar pour occuper un poste dans l'administration métropolitaine. Courageux, il avait été en Afrique, courageux, il le fut en France où, patriote et résistant, il mourut déporté en Allemagne en février 1945.

Jean MALAVOY fut remplacé par des organisateurs qui établirent un nouveau plan de travail important comportant la publication de la carte

en coupures régulières. Le Bulletin du service commence à paraître avec des études originales complétées par des publications extérieures (Académie des Sciences, Société Géologique de France).

L'activité du Service des Mines et de la géologie était restée jusque dans les années 40 surtout géologique, mais il convient de citer quelques découvertes faites par A. CHERMETTE dans le Haut-Dahomey, d'abord d'un important gîte de fer pas assez riche et trop éloigné de la côte mais surtout en 1936 du placer aurifère de la Perma qui produisit quelques 900 kg d'or à partir de 1939. Pareillement en Mauritanie, JACQUET découvre le cuivre d'Akjout et le fer de Fort-Gouraud.

L'activité minière était restée très limitée dans le secteur privé. La seule production minière notable du pays provenait de l'orpaillage indigène pratiqué surtout sur les confins guinéo-soudanais (bassin de Siguri) par une centaine de milliers de mineurs et de laveuses d'or à la calebasse qui étaient arrivés à produire plus de 5 tonnes d'or en 1939. La grande découverte des années 30 fut celle du diamant en Haute-Guinée forestière.

Durant toute cette période, l'activité administrative du Service des Mines restait subordonnée, tant à Paris qu'à Dakar, à l'Inspection des Travaux Publics dont les préoccupations étaient toutes autres. Il fallut attendre la période d'après-guerre pour que les responsables politiques prennent conscience du rôle que le sous-sol peut jouer dans le développement d'un pays neuf.

Un événement tragique devait marquer l'année 1937, la disparition en Mauritanie du géologue JACQUET dont on ne devait jamais retrouver le corps, mais qui fut très vraisemblablement assassiné par ses guides maures. Malgré ce pénible événement qui avait profondément affecté les membres du service et en tout premier lieu les géologues, les stages de formation précoloniales et les conférences au Muséum continuent à Paris. F. BLONDEL et son adjoint le commandant DAUMAIN poursuivent la mise au point de la carte géologiques internationale de l'Afrique.

En conclusion, notre propos ne portant que sur la période antérieure à la guerre de 1939, on retiendra surtout la patiente reconnaissance d'un pays grand comme huit fois la France par une équipe d'hommes jeunes de formations diverses parfaitement motivés, ayant fait preuve d'un grand dévouement à la chose publique et d'une inépuisable bonne volonté.

LA VIE DES GÉOLOGUES AFRICAINS ENTRE LES DEUX GUERRES

L'époque héroïque des débuts du Service des mines de l'A.O.F. durant la période d'entre les deux guerres reste sans doute bien vivace dans la mémoire de ses survivants dont je suis. Cette époque fut pour les géologues à qui la vécut une expérience dure mais exaltante. Qu'il me soit permis de m'appesantir quelque peu sur les conditions de vie à cette lointaine époque.

Il convient tout d'abord de rappeler qu'elle était alors la situation dans l'intérieur des colonies du groupe. Il n'existait guère de véritable routes, les postes administratifs étaient seulement reliés par des pistes

VI

de terre ou de latérite impraticables la plupart du temps en saison des pluies, les ponts de bois étaient souvent emportés par les crues, les voitures étaient rares.

Les consignes sévères de travail édictées aux géologues leur prescrivaient d'effectuer des tournées de huit à neuf mois sur le terrain. L'insuffisance des cartes de reconnaissance de l'A.O.F. dont on disposait alors obligeait les géologues à lever leurs itinéraires à la boussole, les distances étant mesurées à l'aide d'une roue de bicyclette munie d'un compteur hectométrique, la roue étant confiée à un aide africain sachant lire au moins les chiffres.

Cette méthode donnait de bons résultats, mais il importait toutefois de pouvoir rattacher le maillage d'itinéraire ainsi levé à un quadrillage de points astronomiques dont on connaissait les coordonnées et habituellement matérialisées sur le terrain par une borne érigée en pierre au sommet d'une colline qu'il n'était pas toujours aisé de retrouver au milieu de la végétation.

Chaque jour le géologue devait parcourir une vingtaine de kilomètres avec une équipe nombreuse comprenant une trentaine de porteurs recrutés par les administrateurs et suffisamment robustes pour porter une charge de 20 à 25 kg. Le boy cuisinier et un bon laveur à la batée complétait l'équipe à laquelle il fallait encore ajouter deux garde-cercles représentant l'autorité recrutés parmi d'anciens tirailleurs, portant l'uniforme militaire et armés d'un fusil. Ils étaient mis à la disposition du géologue pour lui faciliter tous les contacts avec la population locale et, comme ils parlaient le français, ils pouvaient servir d'interprètes, accomplissant généralement leur tâche en faisant preuve d'un inlassable dévouement.

Il importait de tout transporter avec soi (literie, chaises et table pliante, cantine-popote et caisses de ravitaillement sans compter un peu d'outillage, pelles pioches, masses, barres à mine). On changeait chaque jour de village, logeant dans la case de passage ou campement que l'administration était tenue de maintenir en bon état dans les villages africains, à la disposition des visiteurs. A vrai dire, il s'agissait d'une paillote dépourvue de tout mobilier et dont le toit ne devait pas être trop perméable à la pluie. En zone inhabitée, et il y en a de très étendues, il importait de prévoir une tente de type soudanais pour le géologue, ainsi que la nourriture des porteurs, charge supplémentaire qui devait être compensée par une certaine compression des charges habituellement transportées.

Les visiteurs étaient nécessairement très espacés, les plus fréquents étant les géologues, les administrateurs, les médecins, les forestiers. Ces longs cheminements dans un environnement qui n'avait pas bougé depuis des siècles étaient pour le nouveau venu l'occasion d'incessantes découvertes, mais le géologue devait songer à son travail et à la peine du jour. Levé de très bonne heure, on partait au point du jour profiter des heures fraîches. Généralement, le gros de l'équipe gagnait directement l'étape suivante, le géologue, retardé par ses observations, ne devant arriver que plus tard, marchant bien au-delà du moment où le soleil vertical ne portait plus d'ombre, et l'on arrivait au village où le campement était déjà installé.

Les villageois avaient apporté du bois et divers vivres (poulet, pintades, chèvres ou moutons, légumes, fruits) suivant les ressources locales. Les femmes étaient allées au marigot en rapportant sur leur tête l'eau dans

des Calebasses couvertes de feuilles. La nourriture pour les porteurs était préparée par le village.

Le cuisinier s'était affairé à préparer le repas, ayant pétri la pâte du pain à laquelle il avait ajouté un peu de vin de palme en guise de levure, qu'il cuisait dans une grande jarre préalablement chauffé au feu de bois. Le menu ne variait guère, agrémenté parfois de quelques fantaisies. Avec un mousqueton confié à l'équipe, on pouvait si l'endroit s'y prêtait abattre quelques pièces de gibier en donnant un peu de viande aux porteurs.

Vivant constamment en brousse, le géologue de ces temps-là était souvent amené à faire preuve d'imagination pour améliorer son ordinaire. C'est ainsi qu'étant donné la quasi impossibilité de se procurer dans les villages des œufs frais de poules ou de pintades, une des bases de mon alimentation, j'avais imaginé une sorte de poulailler ambulante. A cet effet une dizaine de poules, avec bien sûr un coq, rassemblées dans un grand panier étaient portées par un de mes hommes d'étape en étape. Une abondante nourriture à base de graines de mil, de riz ou de maïs assurait une bonne ponte à ces volatiles. J'arrivais ainsi à disposer de 5 à 6 œufs par jour, et, fait notoire il arrivait même fréquemment à ces poules de pondre en cours de route et il n'y avait plus alors qu'à ramasser les œufs dans le fond du panier.

Je crois avoir fait école auprès de quelques camarades qui, après moi, devaient employer le poulailler ambulante. Par contre, je considère comme tout à fait apocryphe l'histoire du géologue cultivant une salade dans une calebasse portée par un de ses hommes.

Après le déjeuner, il restait encore pas mal de besogne pour le géologue. Il devait en toute première urgence reporter son itinéraire, travail fastidieux qu'il importait absolument d'exécuter au jour le jour. Par ailleurs, il mettait de l'ordre dans ses notes, classait et étiquetait les échantillons de roches recueillies. On dînait à la lumière de la lampe pression ou de la lampe à carbure. Il se couchait de bonne heure, les jours sont courts sous les tropiques. Il n'était question ni de réfrigérateur, ni de vacation radio. La vie en brousse était d'un total inconfort, absolument incompatible avec une vie de famille, les géologues étaient du reste à cette époque pratiquement tous célibataires. Et l'on repart le lendemain pour une nouvelle étape après avoir indemnisé le chef de village.

En principe, une fois par mois, on se retrouvait dans un poste administratif pour y mettre au point son rapport mensuel et l'envoyer à Dakar et surtout pour renouveler son équipe de porteurs qu'il ne convenait guère de conserver au-delà d'un mois. Dans ce pays où passent peu d'étrangers celui qui vient d'ailleurs est toujours reçu avec l'hospitalité africaine. On s'efforce de remercier en apportant un peu de distractions à ces gens isolés en racontant les potins du chef-lieu ou les histoires que l'on a pu recueillir au cours des étapes précédentes.

Il n'est pas sans intérêt de préciser quels rapports existaient entre les administrateurs des colonies, anciens commandants de cercles ou de subdivision, et les géologues appelés à travailler dans leur circonscription. Dans l'immense majorité des cas, le géologue était bien accepté et favorablement accueilli par les administrateurs. Il est bien évident en effet qu'avec leurs tournées de huit mois par an, les géologues étaient ceux qui connaissaient le mieux le pays qui leur était assigné. Ils étaient donc à même de

renseigner fort utilement les administrateurs sur bien des points. Il en résultait une franche atmosphère de compréhension mutuelle, c'est du moins ce que j'ai la plupart du temps personnellement constaté et hautement apprécié, certains de ces administrateurs étant même devenus des amis.

Dans ces pays où l'établissement des cartes régulières était peu avancé, les administrateurs appréciaient fort les levées d'itinéraires qu'effectuaient les géologues. C'est ainsi que bien souvent, ce sont des géologues qui ont signalé les premiers des curiosités naturelles des pays explorés. Ceci m'est arrivé au début de 1936 dans le secteur de Tanguieta au Nord du Dahomey où j'ai découvert dans la chaîne de l'Atacora l'existence d'une cascade parfaitement ignorée de l'administration locale.

Le plus amusant est que cette cascade, fort belle du reste, dite de Tanougou, est devenue 30 ans après un site touristique très fréquenté et figurant même sur les dépliants édités par l'Office du tourisme local.

Quant à l'accueil du géologue dans les villages, il était le plus souvent chaleureux. A chaque étape l'arrivée dans un village africain du géologue accompagné de sa nombreuse escorte, la plupart du temps annoncé par le télégraphe de brousse, était motif à réjouissances au milieu des cris et des rires ponctués par le tintamare du tam-tam. Cette atmosphère de kermesse avec les danses sous la lune et les femmes accueillantes était fort appréciée des porteurs, même après une pénible étape.

Si on ajoute à cela la sécurité totale qui régnait à cette époque dans l'immense majorité des territoires concernés, le géologue pouvait exercer son métier avec le minimum d'entraves et le maximum de rendement et même, cela lui est arrivé, de découvrir des mines, nous y reviendrons.

Les géologues ne rentraient à Dakar que pendant la saison des pluies, soit de juin à octobre, retrouvant sans déplaisir une vie plus normale après une longue période exaltante mais assortie de bien de privations. A Dakar, le géologue dessinait sa carte et rédigeait son rapport de tournée.

Une atmosphère un peu particulière au demeurant fort sympathique régnait alors au Service des mines de l'A.O.F. lorsque j'y pénétrai en septembre 1932. Il y avait encore à cette époque sept jeunes russes blancs dont les familles avaient fui le régime soviétique. Il convient d'ajouter à cela la forte personnalité de Jean MALAVOY, directeur du Service qui était un battant. Il lui fallut en effet beaucoup de ténacité et de persuasion pour obtenir de la haute administration les avantages substantiels dont allaient bénéficier les géologues dans l'exercice de leur tâche (détachement de garde-cercles, obtention de caisse d'avances permettant de payer directement le personnel africain, faculté de correspondre avec le gouvernement général, en l'espèce le directeur des mines sans passer par l'administration locale des territoires), toutes prérogatives qui devaient grandement faciliter le travail des géologues en brousse.

Un grand dîner chez Marie-Louise, le restaurant à la mode de Dakar à cette époque, réunissait les géologues du service. Le souvenir de ces agapes annuelles est resté cher au cœur de ceux qui y ont participé.

C'est dans ces conditions que travaillaient les géologues contractuels, sans garantie de carrière — la question d'un statut ne devant se poser que plus tard — mais attachés à leurs métier et conscients d'être en leur temps les auteurs du développement scientifique, technique et industriel de ces pays.

Après avoir longuement évoqué ce que la vie des géologues d'avant-guerre dans la brousse africaine, il n'est peut-être pas superflu de se pencher sur les situations allant du cocasse à l'insolite avec lesquelles le géologue se trouvait confronté au cours de son aventureuse carrière.

La tâche essentielle du géologue était de reconnaître les formations géologiques et les indices de minéralisation au cours de ses itinéraires. Il n'est pas inutile de rappeler à cet effet que l'application pratique de la géologie est la recherche de gisements miniers susceptibles d'être exploités, en un mot de découvrir des mines économiquement exploitables. Or, il existe une méthode à la fois simple et efficace pour y parvenir qui consiste à pratiquer des essais de lavage à la batée des alluvions des cours d'eau qui sont susceptibles de révéler les indices de minéralisation existant sur leur cours. Le géologue devra donc procéder à un tel essai sur chaque rivière, grande ou petite, recoupée par ses itinéraires.

Je rappellerai à titre personnel, pour illustrer cette méthode, que j'avais eu la chance de découvrir en janvier 1936 de bonnes teneurs en or (plusieurs grammes au mètre cube) dans les alluvions du lit vif de la rivière Perma, coulant dans la chaîne de l'Atacora, dans l'extrême nord du Dahomey. Une première reconnaissance de ces indices devait aboutir à la mise en évidence de 30 kg d'or dans les alluvions de la rivière.

Devant ce résultat encourageant, une prospection systématique du cours de la Perma fut entreprise et porta à une tonne la quantité de métal existante. L'exploitation de l'or de la Perma fut immédiatement entreprise et rapporta à l'Etat français 900 kg d'or de 1939 à 1953. Le placer de la Perma demeure la seule exploitation minière ayant existé au Bénin. Il s'était donc agi de la découverte d'un gisement exploitable avec les faibles moyens dont disposaient alors le géologue sans l'emploi des appareillages coûteux mis en œuvre aujourd'hui.

Qu'il me soit permis de dire en passant combien je conserve un souvenir vivace de cette belle région montagneuse de l'Atacora, encore peu connue à l'époque, avec son relief, ses eaux courantes et surtout sa fière population de Sombas, rudes montagnards vivant presque nus, les hommes portant un étui pénien et habitant de véritables petits châteaux-forts dénommés tatas, au demeurant opiniâtres agriculteurs (remarquables cultures en butte d'ignames) et pratiquant encore la métallurgie du fer dans de bas-fourneaux, mais ignorant totalement la présence de l'or sur leur territoire.

Autre souvenir, celui d'un mode original de reconnaissance géologique. J'avais alors été envoyé en mission en Côte d'Ivoire dans le but de familiariser de jeunes géologues nouvellement engagés avec le travail en brousse. Il s'agissait en l'occurrence d'effectuer une exploration commune avec deux d'entre eux le long de la voie ferrée, séparant les zones respectives qui leur avaient été assignées en Basse-Côte d'Ivoire, à l'aide d'un lorry du chemin de fer Abidjan-Niger sur une centaine de kilomètres entre les gares de Dimbroko et d'Agboville.

Le véhicule mis à notre disposition était une simple plateforme propulsée sur la voie à l'aide de perches manœuvrées par de robustes pousseurs à la manière de la navigation en pirogue en eau peu profonde. Le lorry était

assez spacieux pour recevoir trois géologues, les quatre pousseurs plus un chef de district du chemin de fer mis à la disposition de l'équipe. Bien entendu, ce genre insolite d'exploration, comportait de nombreux arrêts aux fins d'observation géologique. Il importait aussi de faire dérailler le véhicule à chaque passage de trains, mais il n'y en avait pas beaucoup. A chaque étape, le logement était assuré dans les locaux du chemin de fer.

Equipée des plus joviales, attendu qu'il convenait de chasser à coup de sifflet les animaux domestiques circulant sur la voie. Type inédit d'exploration donnant à défaut d'observations géologiques précises une excellente idée de la morphologie des zones traversées et de leur habitat. De toute manière un savoureux souvenir pour ceux qui y ont participé.

Pour ne pas quitter le chapitre des transports, allusion doit être faite au temps que demandait à une équipe nombreuse la traversée d'une grande rivière en crue avec pour seul moyen les étroites pirogues des villageois ne pouvant contenir plus de quatre personnes, tel le franchissement du fleuve Comoe dans le Sud de la Côte d'Ivoire qui n'avait pas demandé moins de trois heures dans le secteur d'Alépé, illustré par le passage légendaire de la reine Pokou fuyant le Ghana et obligée de sacrifier son enfant pour que son peuple puisse traverser le fleuve.

Autre passage d'un ordre beaucoup plus sévère, celui à gué de la rivière Mekrou, affluent du Niger en zone inhabitée du Nord Bénin sous la protection du tir au mousqueton des garde-cercles, contre les caïmans, nombreux et agressifs dans la rivière.

L'insuffisance notoire des cartes géologiques dont on disposait alors pouvait réserver de désagréables surprises, telle la distance de 15 km portée sur la carte entre deux villages du Nord Bénin qui s'était révélée à la marche supérieure à 35 km. Il n'était pas non plus toujours facile de trouver des guides dans les villages, il fallait faire preuve d'une inlassable patience pour y arriver avec l'aide des garde-cercles.

Nombre de situations et d'événements imprévisibles venaient encore surprendre le géologue dans l'accomplissement de sa tâche. Je rappellerai seulement l'arrivée inopinée d'une crue survenue en pleine nuit dans le lit desséché d'un petit marigot de la zone inhabitée du Nord Bénin, ayant obligé le déménagement impromptu du campement qui commençait à être envahi par les eaux.

Autre sujet d'étonnement, les réflexions des porteurs qui n'arrivaient pas à comprendre le portage de cailloux dans des caisses cadénassées. On citait à ce sujet, dans les toutes premières années de l'exploration géologique, la déconvenue d'un géologue qui avait commis l'imprudence de confier le transport de ses échantillons de roches à des porteurs qui avaient tout simplement vidé leur charge pour les remplacer par les premières pierres trouvées à la fin de l'étape.

A propos de pierres encore, les porteurs classaient les géologues ramasseurs de cailloux parmi les blancs dont ils n'arrivaient pas à comprendre le comportement, mais la palme revenait à ceux qui dormaient le jour, travaillaient la nuit et qui, avant de partir, commençait la construction d'une case qu'ils abandonnaient à peine sortie du sol. Il s'agissait évidemment des géographes, qui, réellement, effectuaient la nuit leurs observations

astronomiques et qui, avant leur départ, édifiaient une borne en pierre matérialisant sur le terrain la position du point astronomique qu'il venaient d'établir.

On ne saurait passer sous silence l'extraordinaire débrouillardise du boy cuisinier jamais à court de trouvailles pour améliorer l'ordinaire de son patron. Je citerai le cas d'un des miens qui, voulant me préparer des saucisses après le sacrifice d'un cochon dans un village somba, avait eu l'idée géniale d'utiliser un étui pénien en guise d'entonnoir.

Il a déjà été dit que les fonctionnaires européens, isolés dans les circonscriptions administratives manquaient de distractions. Or, les nouveaux venus leur en réservaient parfois en ce sens que la moindre imperfection de langage, la moindre disgrâce physique observée était immédiatement épinglée et faisait vite le tour du territoire. Il serait possible de citer maints surnoms empreints d'humour attachés à des personnages connus.

Certaines grandes histoires étaient colportées à travers la brousse. Je terminerai mon propos en citant celle particulièrement savoureuse du bolide, dont un administrateur que j'ai bien connu me garantissait la véracité. L'affaire devait se passer dans les toutes premières années ayant suivi la première guerre mondiale. Son auteur était un fonctionnaire européen relégué dans un poste très éloigné du chef-lieu et qui faisait preuve de beaucoup de trouvailles pour se distraire aux dépens de ses supérieurs.

Il avait donc imaginé d'alerter par voie télégraphique officielle le gouverneur du territoire de la chute d'un important météorite dans un lieu qu'il précisait. L'information devait être prise très sérieux par le gouverneur qui constitua sur le champ une commission composée de son chef de cabinet et d'un ingénieur des travaux publics et qui partit aussitôt avec mission de rejoindre l'informateur et de gagner avec lui le lieu d'impact du bolide et de préciser sa nature. Or, la mission ayant déjà parcouru des centaines de kilomètres sur les routes non empierrées et poussiéreuses reçut de l'auteur du canular un nouveau télégramme l'invitant à rebrousser chemin, le bolide étant reparti dans une direction inconnue. Bien des histoires de ce genre apportaient un peu de distractions aux isolés de la brousse africaine d'alors, il serait aisé d'en conter d'autres tout aussi savoureuses.

CONCLUSION

Tout au long de mon propos, je me suis efforcé de ressusciter devant vous la vie aventureuse que j'ai moi-même connue en A.O.F. Je dois associer à mon souvenir celui de mes camarades dont beaucoup ne sont plus, mais qui, comme moi-même ont appartenu à cette phalange d'hommes animés d'une foi juvénile et attachés à l'exercice de leur tâche, conscients de participer à la grande aventure africaine en tant que véritables défricheurs de ces immenses territoires de la France d'Outre-Mer.

Bull. mens. Soc. linn. Lyon, 1995, 64 (5).